

LA Dernière Chanson.

I

C'était un chanteur des rues, un grand et beau gaillard de trente ans, aux yeux clairs, aux dents blanches, à la superbe voix de baryton.

II

C'est l'heure de s'enlever, au clair de la lune. L'amour qui vient de passer, Cherche fortune.

III

Toute l'assistance répète ce refrain avec un ensemble extraordinaire, et fillettes aux minois chiffonnés, employés aux phonographes moroses, ouvriers aux fronts bruns par l'atmosphère de la forge, tout ce monde de travailleurs oubliés pendant cinq minutes ses soucis, sa besogne journalière, sa lutte ardente pour la vie, et répète avec le chanteur des rues:

IV

Un soir, comme je remontais le boulevard Rochechouart, j'aperçus devant moi, cheminant, sa guitare sous le bras, un jeune homme regardant sans doute, son domicile.

V

Un gros chagrin? répondit-il... A fait, je puis bien vous le conter, l'intéressé... Ma chère femme est atteinte d'une maladie de poitrine, et s'il y a des moments où j'ai espoir de guérison, il y en a d'autres...

VI

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VIII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

des efforts surhumains pour se montrer gai et avenant; mais une petite toux sèche, la toux des pathétiques, à chaque instant la forçait à s'interrompre.

III

Deux mois plus tard, je passais devant la maison du chanteur; sous la porte, j'aperçus une tenture funèbre et un cercueil.

IV

Je n'avais plus revu le malheureux; impossible de le rencontrer à Montmartre.

V

Le chantait la chanson d'un pauvre Domingue, dans Paul et Virginie, l'opéra-comique de Victor Massé, et, toute ma vie, je me rappellerai cette scène.

VI

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VIII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

IX

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

X

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

L'INFIRME.

I

A l'appel de Mme de Nyste, Henry Nertal se leva de son fauteuil en sursaut, se dirigea d'un pas trébuchant vers la chambre de sa femme; il perçut de nouveau la voix de sa belle-mère qui ajoutait:

II

Mais, dans ce cadre transformé, la malade surtout était transfigurée. D'elle semblait venir la lumière dont la chambre était pleine.

III

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

IV

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

V

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VI

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VIII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

IX

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

—Et lui... Il dort? —Oui, il dort. —Ah!

II

Entre eux, l'enfant dormait son doux sommeil.

III

Les jours suivants, un muet reproche, invinciblement soulevé de l'un contre l'autre, alla s'atténuant, laissant persister pourtant un sentiment de secrète humiliation; mais de leur infortune même, un besoin de rapprochement naissait, un besoin d'union, pour mieux porter le lourd fardeau, une mutuelle commiseration aussi de leur commune affliction.

IV

Des semaines coulèrent dans une torpeur morne. Un autre supplice survint. L'enfant commença de rire. Sa petite bouche ouvrait son écarlate, puis un des coins s'amenuisa, puis sautait sa fossette vers la joue; et les yeux riant, tous les gestes furent un rire.

V

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VI

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

VIII

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

IX

Un matin, la mère avait dans le regard un rayonnement nouveau. Elle vint chercher son mari qui, triste et doux, se laissa conduire.

Mariage de Rosine.

I

Le dîner terminé, Rosine desservait la table, tandis que sa mère, un peu mieux portante ce soir-là qu'à l'ordinaire, parcourait le journal et attendait que sa fille l'aidât à se mettre au lit.

II

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

III

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

IV

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

V

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VI

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VII

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VIII

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

IX

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

LE

Mariage de Rosine.

I

Le dîner terminé, Rosine desservait la table, tandis que sa mère, un peu mieux portante ce soir-là qu'à l'ordinaire, parcourait le journal et attendait que sa fille l'aidât à se mettre au lit.

II

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

III

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

IV

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

V

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VI

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VII

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VIII

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

IX

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

la jeune fille est pensive, et que c'en est presque fini des joyeux enfantillages et des rires dont le petit appartement retentissait naguère.

II

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

III

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

IV

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

V

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VI

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VII

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

VIII

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.

IX

Mme Jarnol était veuve d'un capitaine d'infanterie.